

Chose certaine, je ne mourrai pas de lui
Chose certaine, ma vie ne s'arrêtera pas au seuil de son logis
Je l'ai trop aimé pour m'abandonner
Je le déteste trop maintenant pour l'oublier

Il a toujours été celui avec qui je rimais amour
Depuis hier, j'apprends que « sentiment » est inconnu de lui
Il réside dans la culotte bien bombée d'un troubadour
Qui chante son refrain au diapason de son envie

Tricherie, hypocrisie, duperie ont malmené ma vie
Il a profité sans vergogne de mon cœur à ses pieds
Il a piétiné ma tendresse et mis mon âme en charpie
Amitié, amour, partage... mots bafoués dans sa bouche
[d'obsédé

Je le tuerais de m'avoir assassiné
Mais je suis un homme
Je répudie la haine dans mon cœur massacré
Mais je suis un homme
Ainsi, j'écirai mes délires et ma souffrance
Pour extirper de ma vie le goût de mort et de vengeance
Parce que je suis un homme

Ce roman est de la pure fiction : les personnages et les faits créés uniquement pour rendre l'histoire compréhensible. Si quelqu'un y voit une ressemblance, ça ne pourrait qu'être fortuit, le hasard jouant parfois de sales tours.

Par contre, la rage, l'amour, la tendresse et les cris de haine, les pleurs et les joies sont authentiques même si exacerbés par une passion agonisante.

Ce roman n'est que l'exutoire d'une âme à la dérive, d'un cœur déchiré. C'est la catharsis d'un homme qui veut vivre en tuant dans l'œuf la haine qui éclot et en écrivant ses délires pour les mieux anéantir.

Sylvain Dalpé et Roger Lozeau

— Tu n'es qu'un égoïste, un menteur et un hypocrite.

Il vocifère ces insultes, une bave écumante de bière à la commissure des lèvres.

— Calme-toi et assieds-toi. Je crois que la boisson te fait délirer. Je te laisse une seule et dernière chance. Tu retires ces mots et on en parle plus.

— Tu n'es qu'un hypocrite, un menteur et un égoïste.

— C'est vraiment ce que tu penses ?

— Oui.

— Alors, tu n'as plus rien à faire ici. Tu ne peux sûrement pas vivre avec un tel homme et moi je ne peux cohabiter avec quelqu'un qui pense cela. Donc, je te donne jusqu'à vendredi pour rassembler tes affaires et déguerpir.

Nous sommes le mardi soir d'un mois d'août, chaud et humide. Un repas trop bien arrosé, assaisonné de quelques vacheries lancées de part et d'autre de la table et les agapes se terminent au salon, devenu champ de bataille de leur digestion, pets et éructations de leurs réflexions méchantes.

Leur vie commune, neuve de trois mois seulement, s'achève ce soir-là. Le jeudi, ils feront l'amour pour la dernière fois, comme si c'était leurs premiers ébats, et le vendredi, chacun retrouvera sa solitude et son amertume.

Et pourtant, ils s'aiment. Trop ? Mal ? Trop mal ? Pas assez bien ? Peut-être ont-ils été trop vite ? Trop de sexe dans leurs relations, pas assez de retenue et de conversa-

tions. Quand la queue parle, il est rare que la raison entende. Quand le cul s'ouvre plus grand que le cœur, il est inévitable de se retrouver dans un cul-de-sac.

Ils se prénomment Roger et Sylvain. Deux hommes au crépuscule de la trentaine. Ils se sont connus il y a moins d'un an, à l'aube d'un hiver qui s'annonçait pénible de froidure. Ils naviguent entre deux eaux, chacun essayant de noyer un vague à l'âme qu'ils ne saisissent pas, qu'ils assument mal. Ils tentent chacun de leur côté, flottant dans les effluves de la boisson et du bruit d'une discothèque, de comprendre la tempête qui agite leurs sens ou le calme plat qui anesthésie leurs corps. Deux solitudes perdues au milieu d'un capharnaüm. Deux épaves échouées à la même bouée de ce club, oasis temporaire de leurs quêtes dans le désert de leurs désirs insatisfaits.

Le destin les a menés l'un à l'autre. Le hasard les a assis côte à côte. Le barman leur a servi la bière de leur choix. Le reste est venu tout seul. Un regard, un sourire, un salut gêné, une question imbécile, une réponse idiote, un silence, une gorgée de bière, un rot rentré, une excuse balbutiée, une cigarette allumée, un mal à l'aise partagé. Des yeux en gyrophare qui survolent la place, des clins d'œil en catimini dans les volutes de fumée, du pianotage de doigts sur le comptoir, des soupirs d'ennui qui n'en sont pas, des jambes pendantes sous le tabouret qui dansent une java au ralenti, des pieds qui trépignent d'impatience d'une parole espérée, deux têtes d'une poupée-qui-dit-oui-qui-dit-non, au rythme de la musique assourdissante qui muselle leurs cœurs en émoi.

Deux imbéciles qui se meurent de vivre mais qui n'osent pas. Ils se sentent, se reniflent, se jaugent, se lancent des messages muets sans se parler. Deux cons qui attendent que le vis-à-vis ouvre la bouche, tous deux à l'affût d'un mot, d'une ouverture pour s'y engouffrer.

Une bière de plus, un coup de genou accidentel, une excuse hypocrite assortie d'un frôlement de main. Leurs yeux se rencontrent enfin. Leurs regards se pénètrent comme une flèche, jusqu'au cœur. Ils se jasant, ignorant l'un et l'autre que Cupidon les a harponnés. Ivres de leurs rêves éthérés, ils nagent maintenant dans des propos d'ivrognes béats.

L'un a un long pardessus de tweed sur le dos, nouvel achat pour cette saison hivernale qui se promet sibérienne. L'autre pavane son corps bronzé sous un chandail tout en filet qui voile à peine sa nudité provocante. Sur le dossier de son banc traîne jusqu'au sol un manteau de fourrure qui abriterait deux ou trois itinérants.

— Que fais-tu avec ton manteau sur le dos ? Es-tu gelé ?

— Et toi, tout nu dans ton filet de pêche ? As-tu chaud ?

Deux questions, deux inepties. La glace est brisée, la brèche est ouverte pour un abîme où tous deux tomberont et s'anéantiront.

Ce soir-là, il n'y eut rien, sinon leurs numéros de téléphone et une promesse bien vague de s'appeler. Heureusement que les écrits restent. Car le lendemain, sans les Tylenol et le bout de papier égaré sur la table du salon, jamais ces deux perdus ne se seraient retrouvés.

Ils se sont téléphoné. Ce fut le prélude à de nombreux soupers en tête-à-tête toujours achevés dans le lit. Ils ont couché ensemble souvent et jusqu'à l'épuisement. Ils se sont aimés jusqu'à l'étiollement aussi. Un amour trop fort pour leurs faiblesses. Un amour trop faible pour ces deux forteresses si frêles.

Mais jamais la vie ne les séparera parce que l'amour, quel qu'il soit, les réunira toujours, dans le bien ou dans le mal.

Un an plus tard

Jacques Robitaille

Il le chevauchait, les deux jambes repliées de chaque côté du torse de l'homme étendu sur le dos, les yeux clos, les lèvres crispées en une grimace de jouissance, poussant de petits grognements, les mains sur les cuisses de son cavalier qu'il serrait à chaque coup de bassin qui propulsait son membre dur à éclater dans le trou étroit et visqueux de son plaisir.

Il se souleva de quelques pouces, juste assez pour que l'intrus se retire des profondeurs de son être mais pas trop pour que la porte reste entrebâillée. Puis, il se laissa tomber, happant d'un coup ce pénis gonflé d'orgueil, l'enserrant entre ses fesses comme dans un étai.

L'homme lâcha un « oui » mêlé de lamentations, ses jambes raides battant le matelas comme prises de convulsions, ses orteils craquant de satisfaction, sa tête dodelinant à gauche et à droite sur l'oreiller humide.

Les mains appuyées sur la poitrine de l'homme, pleines de ses seins musclés, il commença son mouvement de balancier, lentement et profondément, accompagnant chaque tapement de ces deux peaux qui se rencontraient et se séparaient d'un râle sec qui fouettait l'ardeur de l'homme suant de vice. Ses doigts triturèrent les tétines hérissées arrachant d'autres couinements à ce corps au bord de l'orgasme.

Il accéléra son va-et-vient. Sa main droite quitta le sein gauche de la victime. Il sentait le cœur palpiter. Il augmenta encore le rythme. Leurs peaux claquaient comme des applaudissements. Le lit hurlait de tous ses ressorts. L'homme étendu haletait, soufflait, gémissait, se tendait

de tout son corps pour l'ultime coup de grâce. L'autre l'encourageait, attisait son désir par un appel incessant et aussi précipité que sa galopade : « Viens, viens, viens... ».

La gorge sèche, le corps tout entier ruisselant, tous ses muscles bandés, le cœur emballé comme un cheval à l'épouvante, la tête emportée dans un feu d'artifice de sexualité, son pénis énorme de plaisir explosa en même temps qu'une lame acérée lui trancha la carotide. Il ne se rendit même pas compte que sa dernière jouissance sonnait le glas de son existence. Il mourut, sinon heureux, du moins assouvi.

Le cavalier de l'Apocalypse descendit de sa selle et, debout près du corps allongé, se masturba, mêlant son sperme au ruisseau de sang qui coulait de la blessure béante. Quelques spasmes plus tard, il enleva le condom dégoulinant de la queue vide et morte de sa victime, essuya de plusieurs Kleenex sa semence rosie. Il fourra le tout dans d'autres papiers mouchoirs. Il prit la clef de la chambrette, s'enroula dans deux serviettes, la sienne et celle du mort, sortit, barra la porte et se dirigea vers la salle de bain, une boule de Kleenex à la main. Il savait qu'à cette heure, quatre heures trente le matin, les autres dépravés dormaient.

Il jeta le tout dans les toilettes, actionna la chasse, puis se doucha. Il imbiba d'eau une serviette et retourna à la carrée. Il nettoya le corps le mieux possible se souciant peu de laisser des traces. Il était si parfaitement anonyme qu'une empreinte ou une goutte de sperme oubliée ne le troublaient pas.

Après un dernier survol de la chambre mortuaire, il laissa tomber la clef dans le cendrier, recouvrit du suaire trempé le pénis flasque de son supplicié et quitta cette cellule où sa folie le délivra de l'oppression qui l'étreignait depuis deux jours. Il regagna son antre, ferma la porte à double tour, s'étendit sur le dos, se masturba et s'endormit, un sourire satisfait sur ses lèvres.